Compte-rendu, opéra en concert. Toulouse, le 8 février 2016. Haendel : Alcina. Inga Kalna, Emöke Barath… Ottavio Dantone.



Peut-être que la raison du succès est plus simple qu'il n'y paraît. Même si les affiches mettaient en avant les deux principaux chanteurs davantage que l'ouvrage, force est de constater que le succès rencontré par ce concert avec une Halle-aux-Grains pleine à craquer est plein d'enseignements. Non, le public n'a pas besoin d'être distrait par une mise en scène pour écouter trois heures et demi de musique. Quand on sait la laideur ou la bêtise de certaines mises en scène, il convient de dire combien cette **Alcina en version de concert** a été théâtrale. Une équipe de chanteurs cooptés et au service d'une des plus belles partitions d'un génie baroque arrive avec des regards, des déplacements sobres, des gestes esquissés à faire comprendre des sentiments ou des situations complexes. Les laisser s'exprimer est bien préférable à certaines directions d'acteurs alambiquées. Nous tenons peut-être là, la recette de l'émotion lyrique du moins tant que le rôle des metteurs en scènes sera si disproportionné.

Immense Alcina, de passion et d'émotions….

Parfaitement à l'aise sur scène chaque chanteur a su insuffler tant dans les récitatifs que dans les airs toute la force des personnages, s'appuyant souvent par un regard vers les instrumentistes les accompagnant. L'orchestre plutôt chambriste a fait preuve d'une virtuosité parfaite et d'un engagement réconfortant. **La direction d'Ottavio Dantone** est précise et souple, laissant une large part aux respirations si essentielles et même au silence. Le dosage entre orchestre complet, quatuor à cordes, ou basse continue durant les airs da capo a permis une belle aération pleine de vie. Proche des musiciens comme des chanteurs, Ottavio Dantone passe de la direction au clavecin avec une aisance confondante et une naturel total. Il obtient de son orchestre de belles nuances, des couleurs variées permettant au chant de se développer dans un écrin magnifique.

Nous parlerons du chant tant cette équipe est soudée dans un art du bel canto au sommet. Chacun, et même dans les plus petits rôles, a été magistral. Ainsi la voix ronde et homogène de **Hasnaa Bennani** a donné au jeune Roberto toute la flamme de sa fraîche jeunesse, puis aborde un « Barbara » à l'acte 3 plein d'énergie. **Christian Senn** en Melisso a su camper avec vitalité le mentor qui cherche a remettre chacun à sa place. La beauté du timbre, la conviction de l'expression sont celles qui conviennent à ce personnage positif. Le ténor **Anicio Zorza Giustiniani** arrive dans un rôle un peu ingrat, à en dessiner plusieurs facettes. Le timbre est délicieusement chaud et sa capacité à vocaliser à pleine voix, avec des fioritures incroyables dans les reprises, est du grand art. Les longues phrases, les lignes parfaitement galbées forment un

art du chant assez inhabituel pour un ténor. La précision des récitatifs donne de la force au personnage habituellement moins présent. Sa coquette amoureuse est incarnée par la pulpeuse **Emöke Barath** qui allie des qualités vocales rares en terme de beauté et chaleur du timbre de soprano aigu et des capacités d'alanguissement de haute séduction. La finesse du jeux, le charme des regards, associés a une grande musicalité , tout permet de prédire à cette jeune chanteuse une très belle carrière.

Le rôle de Bradamante même au théâtre est souvent sacrifié en raison de son ton moralisateur. Ce soir la belle mezzo soprano **Delphine Gailloux** avec des geste élégants et fluides, mais surtout l'humour qu'elle sait y mettre, prend une dimension bien plus sympathique qu'au théâtre. Quel timbre de bronze, quelle ligne de chant ; quelle assurance dans les vocalises de colères comme de passion !

Pour finir, nous devons mettre en vedette deux chanteurs d'exception. **Philippe Jaroussky** est le chouchou de toute une partie du public. Il est un musicien hors pairs qui a un chic dans ce qu'il fait tout à fait inimitable. Vocalement nous n'avons pas toujours été adepte d'un son trop systématiquement angélique. Le travail sur l'incarnation de la voix est très intéressant et donne aujourd'hui au personnage de Ruggierro la dimension charnelle qui lui revient. Le timbre est plus chaud et plus prenant mais la voix reste aérienne. La ligne de chant est prodigieuse d'apesanteur. Les longues notes tenues en voix filée et prolongée par une reprise sans respiration sont un prodige vocal rare et d'une belle puissance expressive. Une telle longueur de souffle est prodigieuse. L'air « Verdi prati » est un moment de pur délice. Mais c'est peut être l'air « Sta nell'Ircana » avec les deux cors qui montre le mieux l'extraordinaire musicalité du contre ténor. Sans avoir la vaillance requise, il arrive avec une dose d'humour à faire de cette aventure de couleurs, car les cors font ici leur unique apparition, un moment intense.

Mais Alcina ne serait pas un moment magique sans une grande Alcina. Si **Inga Kalyna** sauve cette production (Sonya Yoncheva était originellement attendue) nous ne pouvions rêver Alcina plus convaincante abolissant par la perfection de sont art, la temporalité et la notion de beauté par une séduction du chant irrésistible. La voix est riche, pleines d' harmoniques sombres mais dans une lumière de timbre irradiante. Les phrasés sont admirables d'élégance et de subtilité. Les moments d 'émotions sont musicalement accomplis ; tant de colère, de douleur avec cette maîtrise vocale sur toute la tessiture est rare. La souffrance de la sorcière amoureuse est un moment absolument fascinant. Le grand air « Ah mio cor » est chanté avec toute son âme. Sons filés, nuances creusées entre pianissimi blafards et forte flamboyants prouvent une maîtrise vocale absolue. La magie de son art du chant personnifie le rôle. Du point de vue technique, cette maestrià vocale lui permet outre une parfaite maitrise du vibrato, un usage des sons filés : piano, forte, piano et à nouveau forte que je n'avais jamais entendue avec cette puissance vocale. Et il est peu de dire qu'aucune vocalise ne semble n'être autre chose qu'une évidence pour cette voix à l'agilité diabolique.

Grande habituée du rôle, elle le chante sans partition et le joue de tout son corps avec sobriété. Une soirée d'opéra exceptionnelle que nous devons aux Grands Interprètes. Merci à ces artistes si soudés et si engagés à rendre justice à une superbe partition.

Compte-rendu, opéra en concert. Toulouse, le 8 février 2016. Haendel : Alcina. Inga Kalna, Emöke Barath… Ottavio Dantone.

Acis et Galatée à Clermont-Ferrand



CLERMONT-FERRAND. Haendel : Acis et Galatée, les 4 et 6 février 2016. Créée à Avignon en octobre 2015, voici dans la ville qui a sélectionné les chanteurs solistes de cette nouvelle production, Acis et Galatée de Haendel, pastorale tragique et sanglante qui nécessite un chant articulé ciselé et un orchestre sur instruments anciens, bondissant, dramatique, habité. **CLASSIQUENEWS était présent lors du dernier concours de chant lyrique de Clermont-Ferrand en octobre 2015 (VOIR notre reportage vidéo 24ème Concours international de chant lyrique de Clermont-Ferrand ; *entretien avec Damien Guillon, directeur musical de la production, à propos de la distribution à constituer dans Acis et Galatée ; entretien avec le baryton lauréat Edward Grint, distingué pour chanter Polyphème*)** où entre autres une partie de la distribution était sélectionnée au cours de la Finale : ainsi on été choisis, les chanteurs Patrick Kilbride, dans le rôle de Damon, et Eg-dward Grint, dans le rôle de Polyphemus. A leurs côté c'est l'excellent Cyril Auvity qui chante Acis (avec Katherine Crompton en Galatea).

L'opéra Acis et Galatée de Haendel présenté par l'Opéra de Clermont-Ferrand :



« Conte cruel pour bergère dévergondée*. Un homme aime une femme. Mais un autre homme aime la même femme. Et c'est le drame ! Autrement : un jeune homme pauvre aime une jeune femme pauvre mais belle (jusqu'ici pas de lutte des classes !) mais un vieil homme riche, puissant et surtout laid aime aussi le tendron. Et c'est le drame ! Mais au-delà de la fable, Haendel et Ovide nous disent que la femme désirante a de bien dangereux pouvoirs… Et quand Ovide est là, Shakespeare n'est jamais très loin tant ses mots s'installèrent en lui, fasciné qu'il fut par son artifice fantastique, sa merveilleuse théâtralité et une sexualité omniprésente. Car Shakespeare était porté sur le sexe, indubitablement et Les Métamorphoses fut son livre d'or. Un hommage théâtral donc mais également musical grâce à Haendel qui donna ses lettres de noblesse à l'opéra anglais. Avec Damien Guillon et Anne-Laure Liégeois, William Shakespeare sera à la fête ! »*

ACIS AND GALATEA **de Georg Friedrich Haendel (1718)**

à l'Opéra-Théâtre de Clermont Ferrand

Informations Réservations

Jeudi 4 février 2016, 20h

Samedi 6 février 2016, 15h

Cyril Auvity, Acis

Katherine Crompton, Galatea

Patrick Kilbride, Damon

Edward Grint, Polyphemus
Emilie Nicot, Choriste

Ensemble musical Le Banquet Céleste
Damien Guillon, direction musicale
Anne-Laure Liégeois, Mise en scène et scénographie



Illustration : © Ludovic Combe – création à Avignon (au premier plan, Edward Grint. Au second plan : de G à D : Cyril Auvity et Patrick Kilbride)

Nouvel Alcina à Genève



Genève, Gd Théâtre.Haendel : Alcina. 15-29 février 2016. Le Grand Théâtre de Genève (en réalité le cadre intimiste du théâtre de bois de l'Opéra des Nations) accueille une nouvelle production d'Alcina de Haendel, chef d'oeuvre absolu inspiré de la poésie noire et tragique de L'Arioste, où la passion amoureuse conduit chevaliers et magiciennes aux bords de la folie solitaire, destructrice. Chacun ici fait l'expérience de l'impuissance, même l'enchanteresse Alcina qui malgré ses pouvoirs, n'est pas la souveraine manipulatrice que l'on pourrait croire : son empire est celui de l'artifice et de l'illusion et gare au moment où en un éclair de pleine conscience, les masques tombent et la magicienne mesure la réalité dérisoire de son pouvoir. Avant les Armide et les Médée de la période des Lumières et des Romantiques, Haendel s'intéresse au personnage central d'Alcina dont il fait une figure de femme surtout humaine, troublante, attachante, et formidablement déchirante. Peu à peu, la magicienne humanisé, sombre dans le noir de l'amertume, la rancoeur sourde d'une âme blessée, détruite, dévastée. Car Renaud qu'elle aime et qu'elle a ensorcelé pour qu'il l'aime en retour, en reprenant ses esprits (grâce à ses amis chevaliers et à sa première compagne venue le recherche : Bradamante), comprend qu'il a été trompé ; il n'aime pas Alcina et le lui fait savoir sans ménagement. Terrible et effrayant, l'abîme qui se présente alors à la souveraine impuissante. Qui n'a pas su se faire aimer pour elle même. Qui se fait aimer par magie. Mais pour

si peu de temps. Les airs d'Alcina sont d'une effrayante et captivante vérité : ils mettent peu à peu à nu, l'âme déchirée et soumise de la magicienne. Remarquable de subtile effusion, d'une vérité inouïe à son époque, l'écriture de Haendel, en véritable médecin des âmes, grand connaisseur du sentiment humain, éblouit par l'élégance d'une action fantastique qui se montre cruellement humaine.

Genève, Opéra des Nations
Haendel : Alcina 8 représentations
Les 15,17,19,21, 23, 25,27 et 29 février 2016



Nouvelle production

Leonardo Garcia Alarcon, direction
David Bösch, mise en scène
Avec Nicole Cabell, Monica Bacelli, Siobhan Stagg, Kristina Hammarström, Michael Adams… L'Opéra des Nations
La Cappella Mediterranea (continuo)

Dramma per musica en 3 actes de Georg Friedrich Haendel.Livret anonyme d'après celui d'Antonio Fanzaglia pour l'opéra L'Isola d'Alcina de Riccardo Broschi, lui-même inspiré de l'Orlando furioso de L'Arioste.Créé le 16 avril 1735 à Londres, au Covent Garden Theatre.

Chanté en italien avec surtitres en anglais et français Billets de Fr. 44.- à Fr. 199.- / Location dès le 31 août 2015 à 10h

Conférence de présentation de l'opéra Alcina

Mercredi 10 février 2016, 18h15 au Théâtre de l’Espérance
Diffusion sur Espace 2, samedi 2 avril 2016, 20h.

Partenope de Haendel à Paris et à Madrid



PARIS, MADRID. Partenope de Haendel, les 13 puis 23 janvier 2016. Au TCE à Paris le 13 janvier puis à Madrid (Auditorio nacional de Musica) le 23 janvier 2016, l’opéra de 1730, Partenope de Georg Friedrich Handel tient le hait de l’affiche dans la distribution du récent enregistrement dirigé par l’excellent Riccardo Minasi. Les vertus de ce disque exemplaire dramatiquement aurait-il conquis a posteriori les directeurs de salles ? Force est de cosntater que le cast, homogène et d’une vive caractérisation, aussi subtile qu’intense et passionnée (combinaison primordiale chez Haendel) défend ici la partition avec un engagement exceptionnel ; ce qui rend justice à une partition peu jouée du Saxon. Voici ce qu’en écrit notre rédacteur Benjamin Ballif, responsable de la critique développé de l’enregistrement de paru chez Erato en novembre 2015 :

« … Après une première période au King’s Theatre, assez chaotique (1719-1728), conclu par le départ de la troupe de chanteurs italiens pourtant stupéfiante (dont le castrat

vedette Senesino, et les prime donne Francesca Cuzzoni et Faustina Bordoni), tous retournant à Venise pour ne jamais plus remettre les pieds à Londres, Haendel réussit un tour de force en convaincant les nobles anglais, soutiens de l'entreprise lyrique (Royal Academy of Music) de le reconduire pour 5 années, à partir de janvier 1729 afin de lui offrir un confort de travail et le moyen de construire dans la durée, une vraie programmation d'opéra italien à Londres : après avoir en vain sensibilisé Farinelli pour participer à sa nouvelle équipe, Haendel regroupe de nouvelles personnalités chantantes, vrais tempéraments autant chanteurs qu'acteurs, mais de nouveaux solistes : Francesca Bertolli, contralto (Armindo), la soprano Anna Maria Strada del Po (Partenope), Antonio Bernacchi (castrat : Arsace), Antonio Margherita Merighi (Rosmira)… Ainsi naît le chef d'oeuvre mésestimé aujourd'hui, Partenope, créé le 24 février 1730 au King's Theatre. L'enjeu est de taille pour le compositeur qui vient d'essuyer un premier revers avec son premier ouvrage composé pour la nouvelle équipe Lotario (créé en décembre 1729 et vite mis au placard au regard de son peu de succès).
L'enregistrement dirigé par Riccardo Minasi, directeur musical si séduisant de l'excellent ensemble Il Pomo d'Oro (un titre : la Pomme d'or, en référence au chef d'oeuvre absolu signé par Cesti pour la Cour d'Innsbruck au XVIIè) a le mérite d'exprimer ce nouveau feu bouillonnant d'un Haendel quinquagénaire, plein d'entrain, dont l'objectif est au début d'un nouveau cycle musical où il peut enfin travailler en sécurité comme salarié de la Royal Academy, la reconquête d'une forte audience amatrice d'opéra seria.



Partenope malgré son titre qui fait référence à la fondation de la ville de Naples a très peu à voir avec la Fable mythologique propres aux aventures d'Ulysse de retour à Ithaque (l'une des sirènes qui souhaitait le charmer, se jette dans la mer et

échoue sur le rivage de la futur Naples donnant son nom à la fière cité) : ici, le librettiste, membre de l'Arcadia romaine, académie poétique : Silvio Stampiglia dans le sillon des poètes pessimistes et satiriques tel le Vénitien Busenello (esprit libertin volontiers cynique et sensuel), transpose l'intrigue napolitaine dans un théâtre sentimental, véritable marivaudage avant l'heure où la reine Partenope est le centre des attentions de trois soupirants : Arsace, prince de Corinthe et favori en titre ; Armindo, prince de Rhodes, trop timide pour titiller la curiosité de la Souveraine bien qu'elle ne soit pas insensible à son charme tendrement viril ; enfin, Emilio (seul ténor), prince de Cumes qui est finalement humilié en étant défait lors d'une bataille expéditive. L'arrivée de Rosmira, ancienne maîtresse d'Arsace, devenu ici jeune arménien Eurimène, bouscoule les positions de cet échiquier amoureux : à son contact (entre haine vengeresse et regain amoureux), Arsace se rend compte qu'il est toujours épris de Rosmira ; les deux finiront par s'avouer leur indéfectible lien et Partenope convolera finalement avec le jeune Armindo.
Haendel regorge d'inventive inspiration pour exprimer surtout les vertiges émotionnels nés du choc entre le favori en titre (Arsace) et la passion contradictoire à son égard de son ex : Rosmira, passionnant personnage, cœur racinien à l'opéra dont chaque air, comme c'est le cas d'Arsace, accumule en les nuançant, chaque jalon sentimental à travers les 3 actes d'un drame surtout psychologique. »

LIRE la **critique complète et développée de Partenope de Haendel par Riccardo Minasi (3 cd Erato)**

Le coffret a été récompensé par le CLIC de classiquenews en novembre 2015.

Paris, TCE Théâtre des Champs Elysées
Le 13 janvier 2016, 19h30

Madrid, Auditorio nacional de Musica

Le 23 janvier 2016, 20h

CD. Compte rendu critique. Handel / Haendel : Partenope, 1730. Karina Gauvin, Philippe Jaroussky, Teresa Iervolino… Il Pomo d'Oro. Riccardo Minasi, direction.

CD. Compte rendu critique. Handel / Haendel : Partenope, 1730. Karina Gauvin, Philippe Jaroussky, Teresa Iervolino… Il Pomo d'Oro. Riccardo Minasi, direction (3 cd Erato). Après une première période au King's Theatre, assez chaotique (1719-1728), conclu par le départ de la troupe de chanteurs italiens pourtant stupéfiante (dont le castrat vedette Senesino, et les prime donne Francesca Cuzzoni et Faustina Bordoni), tous retournant à Venise pour ne jamais plus remettre les pieds à Londres, Haendel réussit un tour de force en convaincant les nobles anglais, soutiens de l'entreprise lyrique (Royal Academy of Music) de le reconduire pour 5 années, à partir de janvier 1729 afin de lui offrir un confort de travail et le moyen de construire dans la durée, une vraie programmation d'opéra italien à Londres : après avoir en vain sensibilisé Farinelli pour participer à sa nouvelle équipe, Haendel regroupe de nouvelles personnalités chantantes, vrais tempéraments autant chanteurs qu'acteurs, mais de nouveaux solistes : Francesca Bertolli, contralto (Armindo), la soprano Anna Maria Strada del Po (Partenope), Antonio Bernacchi

(castrat : Arsace), Antonio Margherita Merighi (Rosmira)… Ainsi naît le chef d'oeuvre mésestimé aujourd'hui, *Partenope*, créé le 24 février 1730 au King's Theatre. L'enjeu est de taille pour le compositeur qui vient d'essuyer un premier revers avec son premier ouvrage composé pour la nouvelle équipe *Lotario* (créé en décembre 1729 et vite mis au placard au regard de son peu de succès).

L'enregistrement dirigé par Riccardo Minasi, directeur musical si séduisant de l'excellent ensemble **Il Pomo d'Oro** (un titre : *la Pomme d'or*, en référence au chef d'oeuvre absolu signé par Cesti pour la Cour d'Innsbruck au XVIIè) a le mérite d'exprimer ce nouveau feu bouillonnant d'un Haendel quinquagénaire, plein d'entrain, dont l'objectif est au début d'un nouveau cycle musical où il peut enfin travailler en sécurité comme salarié de la Royal Academy, la reconquête d'une forte audience amatrice d'opéra seria.

Partenope malgré son titre qui fait référence à la fondation de la ville de Naples a très peu à voir avec la Fable mythologique propres aux aventures d'Ulysse de retour à Ithaque (l'une des sirènes qui souhaitait le charmer, se jette dans la mer et échoue sur le rivage de la futur Naples donnant son nom à la fière cité) : ici, le librettiste, membre de l'Arcadia romaine, académie poétique : Silvio Stampiglia dans le sillon des poètes pessimistes et satiriques tel le Vénitien Busenello (esprit libertin volontiers cynique et sensuel), transpose l'intrigue napolitaine dans un théâtre sentimental, véritable marivaudage avant l'heure où la reine Partenope est le centre des attentions de trois soupirants : Arsace, prince de Corinthe et favori en titre ; Armindo, prince de Rhodes, trop timide pour titiller la curiosité de la Souveraine bien qu'elle ne soit pas insensible à son charme tendrement viril ; enfin, Emilio (seul ténor), prince de Cumes qui est finalement humilié en étant défait lors d'une bataille expéditive. L'arrivée de Rosmira, ancienne maîtresse d'Arsace, devenu ici jeune arménien Eurimène, bouscoule les positions de cet échiquier amoureux : à son contact (entre haine vengeresse et

regain amoureux), Arsace se rend compte qu'il est toujours épris de Rosmira ; les deux finiront par s'avouer leur indéfectible lien et Partenope convolera finalement avec le jeune Armindo.

Haendel regorge d'inventive inspiration pour exprimer surtout les vertiges émotionnels nés du choc entre le favori en titre (Arsace) et la passion contradictoire à son égard de son ex : Rosmira, passionnant personnage, cœur racinien à l'opéra dont chaque air, comme c'est le cas d'Arsace, accumule en les nuançant, chaque jalon sentimental à travers les 3 actes d'un drame surtout psychologique. La partition du dernier acte est la plus emblématique de cette vision intimiste des passions humaines, où s'affirme le génie de Haendel apte à concilier drame et tourments intérieurs.

Le cast réunit ici est exemplaire, d'autant que la caractérisation subtile défendue par l'ensemble de **Riccardo Minasi** apporte un raffinement élégantissime qui s'inscrit dans le sillon d'un William Christie, pilier de l'interprétation haendélienne : c'est dire le style et la tenue ainsi défendus. Aucun des airs, aucun des épisodes ne faiblit et chaque séquence, prise comme unité singulière, est spécifiquement conçue comme le reflet précis d'un nouveau sentiment, surgissant à un moment clé de la situation concernée.

L'enchaînement des premières séquences de **l'acte III** révèle ce travail superlatif réalisé par les interprètes, chanteurs et instrumentistes :

Véritable défi et sommet de contrastes où elle s'adresse à ses deux soupirants chacun suscitant un sentiment précisément contraire : tendresse pour Armindo ; nouvelle haine pour Arsace : l'air « *Spera e godi, oh mio tesoro* » (cd3, plage7) impose l'excellente Partenope de **Karina Gauvin**, aux vertiges passionnels contrastés, dont la flexibilité à passer d'un sentiment l'autre, d'autant plus qu'elle respecte l'articulation projetée du texte, confirme son éloquente incarnation d'une souveraine toujours fière et digne, vraie arbitre de la situation sentimentale.

Dans son air héroïque et de sagesse, « *la speme ti consoli* »

(plage9), le (seul) ténor du plateau, **John Mark Ainsley** confirme une belle endurance vocale, combinant élégance et espérance.

Il Pomo d'oro restitue la passion palpitante du Haendel le mieux conquérant à Londres d'une nouvelle audience pour l'opéra italien

Feu haendélien des années 1730



Parfaitement employé au regard de son caractère et de son format vocal, le contre ténor **Philippe Jaroussky** compose un Arsace totalement convaincant dont chaque air nuance le tempérament épris d'un amant officiel (favori de Partenope) rattrapé par son premier amour (pour Rosmira) ; chacun des tableaux qui révèlent peu à peu sa lente implosion intérieure, éclaire l'inclination naturelle de son caractère pour la tendresse : langueur murmurée, douceur extatique idéale pour sa voix peu puissante qui tient la note dans le medium riche et onctueux pour « *Ch'io parta* » (plage11), climat de langueur et de renoncement d'une âme atteinte magnifiquement approfondie encore dans la suite des plages 16 et 17 (« *Ma quai note di mesti lamenti*«), c'est à dire le tableau du sommeil où éblouit la juste coloration instrumentale – flûte, théorbe, cordes : véritable palpitation introspective d'une grave sincérité, … notons l'exceptionnelle profondeur du geste du chef et de ses instrumentistes dans l'expression de cette mise en sommeil qui marque une pause sereine dans un tempête affective éreintante.
Lui donne la réplique, la non moins nuancée Rosmira de la mezzo italienne **Teresa Iervolino**, aux graves droits et affirmés qui toujours proche du texte exprime parfaitement l'agitation et les vertiges contradictoires d'une amoureuse en

reconquête (plage 13 : superbe air « *Quel volto mi piace*«) qui malgré son ressentiment, n'espère qu'une chose, retrouver l'amour d'Arsace. Le violon solo agile et subtile y exprime précisément l'émoi et la panique émotionnelle d'une âme tiraillée entre vengeance et tendresse pour celui qui l'a quitté mais qu'elle aime toujours : la mezzo affirme contrôle et de superbes couleurs : elle est parfaite dans le rôle travesti de Rosmira / Eurimène.
On reste moins convaincu par l'approche de la soprano **Emöke Barath**, certes dotée d'un joli timbre mais qui chantonne et papillonne sans consistance, sans vraiment comprendre le caractère de son personnage (douceur tendre d'Armindo, futur époux de Partenope).
Ses réserves mises à part, voilà donc ce Haendel palpitant, extatique, rêveur, exalté, passionné, vrai poète dramaturge dans un excellent coffret, défendu avec une passion raffinée par un collectif très attentif au feu haendélien, si typique au début des années 1730 à Londres. Aujourd'hui, les intégrales d'opéras sont rares : alors ne boudons pas notre plaisir. **CLIC de classiquenews de novembre 2015.**

CD. Compte rendu critique. Handel / Haendel : Partenope, 1730. Karina Gauvin, Philippe Jaroussky, Teresa Iervolino… Il Pomo d'Oro. Riccardo Minasi, direction (3 cd Erato). Enregistrement réalisé à Lonigo, Italie, en février 2015 – 3 **cd ERATO, 0825646090075 – CLIC de classiquenews de novembre 2015**

Compte rendu, oratorio. Paris, TCE, le 10 octobre 2015. Haendel : Theodora. Katherine Watson, D'Oustrac, Thorpe… William Christie, direction

Compte rendu, oratorio. Paris, TCE, le 10 octobre 2015. Haendel : Theodora. Katherine Watson, D'Oustrac, Thorpe… William Christie, direction. **Grand retour de Theodora**, l'oratorio du silence et de la lenteur, au TCE à Paris, sublimé par le geste concentré, noble et introspectif de **William Christie** à la tête de ses troupes des Arts Florissants. C'est un comble méritant en effet que l'oratorio, forme abstraite et spirituelle, de surcroît celui qui est le plus allégorique, ne nécessitant doncpas de mise en scène, soit ici scénographie : pas facile de rendre dramatique, une partition qui l'est déjà par la seule musique, ses contrastes et épisodes enchaînés. Hymne fraternel pour la tolérance, contre l'oppression sous toute ses formes, Theodora malgré son sujet chrétien est une fresque saisissante qui dépasse l'anecdote pour atteindre à l'universel. C'est toute la compréhension profonde et subtilement intérieure qu'apporte William Christie dont on ne cessera jamais de remarquer cet équilibre souverainentre l'élégance de la forme et la profondeur de chaque inflexion. Ce poli formel, cette perfection de l'intonation dont de ses Haendel, des références absolues (ses récents enregistrements d'un autre oratorio Belshaazar, qui inaugurait son propre label, puis Musiques

pour les Funérailles de la Reine Caroline ont confirmé une affinité viscérale entre le chef et le compositeur saxon. Les 2 cd ont été élus CLIC de classiquenews à juste titre.



Après Glyndebourne en 1996, William Christie reprend Theodora à Paris

Magie haendélienne au TCE

Le metteur en scène **Stephen Langridge** a le mérite de travailler la clarté de l'action ; des soldats d'une époque et

d’un lieu indéfini oppriment un peuple de croyants (qui peuvent être aussi de toute époque et de tout continent) : ce n’est donc pas un narration restituée dans son milieu et dans son histoire qui importe ici mais la violence et la barbarie de la situation qui prime sur le reste (les spectateurs sont confrontés à des scènes allusives cependant très fortes : exécution, prostitution obligée dont celle de la chrétienne Theodora… emblèmes ordinaires d’un pouvoir totalitaire qui exerce la terreur).
Ainsi l’oratorio de 1749 gagne une grandeur symbolique évidente ; et dans une scène épurée, la force psychologique des protagoniste est particulièrement mise en avant, d’autant que William Christie a le secret de leur caractérisation. Le chef s’entend à merveille à exprimer la gravité digne du dernier Haendel, celui qui aux portes de la mort et de la nuit (à cause de sa cécité grandissante) s’économise et cible l’essentiel.
Si l’on attendait le sopraniste Philippe Jaroussky en Didyme (honnête il est vrai mais pas mémorable : trop lisse, trop plastiquement poseur), c’est surtout Katherine Watson, partenaire familière de Wiliam Christie (elle a déjà chanté à son festival vendéen de Thiré : Dans les Jardins de William Christie), qui captive par sa très fine présence, offrant au caractère de Theodora, la puissance calme et serine des élus : certitude intérieure, d’une inaltérable conviction servie par un tempérament extérieur entre maîtrise et sensibilité (les détracteurs diront froideur et rigidité anglosaxonne). Le style est parfait et la langue, idéalement articulée. Les voix graves, Stéphanie d’Oustrac en Irène (embrasée) et Callum Thorpe (hier lauréat d’un précédent Jardin des voix) en Valens (gouverneur dictateur juvénil, un parfait « effeminato », pervers/autoritaire à la façon du Nerone de Monteverdi et Busenello), tempèrent cette fresque angélique et profonde, de teintes plus âpres et déchirantes ; inquiet et tiraillé, le compagnon de Didymus, et comme lui soldat romain, trouve en Kresimir Spicer, un être palpitant à l’âme ardente et en déséquilibre (quoique parfois une rien retenu, presque naît et

trop candide). Remarquables figures.



A la ligne noble et mordante des solistes répond la masse ciselée du choeur, l'un des plus méditatifs et spirituels de Haendel (chrétiens inspirés, hallucinés ; romains quoiqu'ils en disent, admirateurs d'une telle passion), grâce à la direction ample, mesurée, structurelle d'un Christie, expert en la matière. Souvent le chef peste contre la réaction bruyante du public, mais il est soucieux de la tension continue et de la fluidité de son incroyable mécanique musicale. Les spectateurs oublieraient-ils qu'ils assistent à un oratorio, et non un opéra ? On se souvient d'une Susanna inoubliable à Ambronay et d'une Theodora déjà légendaire il y a 20 ans à Glyndebourne (1996, scénographiée alors par Peter Sellars avec les torches incandescentes Lorraine Hunt et

Richard Croft) : cette Theodora parisienne, grâce à la magie envoûtante d'un Christie plus handélien que jamais, – et inégalé dans ce répertoire : entre finesse et spiritualité-, est en passe de renouveler le prodige, tout au moins sur le plan instrumental et choral.

Theodora de Haendel par William Christie, à l'affiche du TCE à Paris, les 16, 18 et 20 octobre 2015.

INTERNET. Theodora de Haendel par William Christie

Internet. « Theodora » de Haendel, vendredi 16 octobre, 20h, en direct du Théâtre des Champs Elysées sur ARTE Concert ; à voir depuis le lien suivant, en direct puis pendant plusieurs mois :

http://concert.arte.tv/fr/theodora-de-haendel-au-theatre-des-champs-elysees

L'oratorio mis en scène, sera diffusé à l'antenne d'Arte, courant 2016. **Nouvelle production dirigée par William Christie** et Les Arts Florissants. Avec Philippe Jaroussky et **Katherine**

Watson… dans les deux rôles principaux, Dydimus et Theodora, amants chrétiens, unis jusque dans la mort…

William Christie, direction
Stephen Langridge, mise en scène
Philippe Giraudeau, chorégraphie
Alison Chitty, décors et costumes
Fabrice Kebour, lumières

Katherine Watson, Theodora
Stéphanie d'Oustrac, Irène
Philippe Jaroussky, Dydime
Kresimir Spicer, Septime
Callum Thorpe, Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants

LIRE notre présentation complète de l'oratorio Theodora de Haendel par William Christie, grand spécialiste de Haendel et connaisseur de l'oratorio Theodora.



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, "Dans les jardins de

William Christie", – chaque dernière semaine d'août). "Bill" connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.
L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus : aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l'espérance intérieures qui portent la vierge martyre. **EN LIRE +**

William Christie reprend Theodora de Haendel



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, « Dans les jardins de William Christie », – chaque dernière semaine d'août). « Bill » connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.
L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus : aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l'espérance intérieures qui portent la vierge martyre.

L’oratorio anglais selon Haendel

En 1750, Haendel accomplit une forme remarquablement raffiné de l’oratorio anglais

Les chœurs sont magnifiquement écrits : chrétiens puissamment contrapuntiques et d’une séduction rare – spirituelle et d’une ineffable élan mystique en résonance avec le parcours fervent de l’héroïne ; Romains païens non moins engagés, mais d’une simplicité homorythmique pourtant très orchestrée.
Le profil des personnalités montre le travail de Haendel pour caractériser avec beaucoup de finesse chacun des protagonistes : tant de subtilité dans le traitement des personnages démontre l’humanité qui inspire Haendel, son humanisme compatissant à la douleur des êtres, à la souffrance des âmes éprouvées sur l’autel de l’intolérance. Au delà de la légende chrétienne, Haendel s’intéresse à la tragédie des justes, sacrifiés par la machine de la barbarie.

synopsis



Acte I. Pour fêter l’anniversaire de l’Empereur Dioclétien, le préfet romain d’Antioche Valens ordonne que le peuple sacrifie à Jupiter. Pourtant le jeune officier romain Didymus s’oppose à cette tyrannie religieuse : lui-même converti secrêtement au christinianisme milite pour la liberté de conscience. La jeune noble Theodora défie l’autorité romaine : elle est arrêtée pour être prostituer dans le temple de Vénus. Déjà, l’âme languissante de Theodora, habitée par la mort de délivrance, se recommande aux anges

(scène 5). Didymus jure de la libérer.
Acte II. Didymus réussit à revoir Theodora dans sa loge (grâce à l'acceptation de Septimus), cependant que la suivante de la jeune prisonnière, Irène, prie pour son salut. Didymus propose à Theodora de revêtir son armure pour s'échapper pendant que le jeune homme, qui l'aime et qui est prêt à mourir, prendra sa place.
Acte III. Theodora libérée exprime le seul air gracieux presque insouciant dans une succession de lamentations langoureuses. Mais Didymus a été condamné à mort. Theodora pour sauver le jeune homme se livre à Valens.Le dernier chœur des chrétiens célèbrent l'abnégation et la courage des deux chrétiens marchant à leur supplice.

Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10, 13, 16, 18, 20 octobre 2015. 5 dates événements. Mise en scène : Stephen Langridge.
Oratorio en trois actes créé en 1750, Livret de Thomas Morell.



William Christie direction
Stephen Langridge mise en scène
Philippe Giraudeau chorégraphie
Alison Chitty décors et costumes
Fabrice Kebour lumières

Katherine Watson Theodora
Stéphanie d'Oustrac Irène
Philippe Jaroussky Dydime
Kresimir Spicer Septime
Callum Thorpe Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants



15 ans après son enregistrement légendaire, William Christie reprend Theodora avec l'intense caractérisation qui lui est propre : le chef fondateur des Arts Florissants s'entoure d'une nouvelle distribution vocale dont l'excellente soprano **Katherine Watson** dans le rôle titre, cependant que **Stéphanie d'Oustrac** prête son somptueux timbre âpre et chaud au personnage d'Irène (la suivante de la jeune noble Theodora), **Philippe Jaroussky** chante la partie du jeune officier romain converti, Didymus (premier emploi dans un oratorio anglais pour le chanteur français), et que la basse **Callum Thorpe** (lauréat du Jardin des Voix 2013) incarne l'implacable gouverneur d'Antioche, bourreau des deux fiancés chrétiens, Valens.



Contexte. Avec Theodora, oratorio de l'indéfectible ferveur de la vierge martyre, Haendel perfectionne encore sa maîtrise dans le genre dont il s'est le champion inatteignable : l'oratorio anglais. Après le succès de l'oratorio Judas Maccabaeus de 1746, Haendel renoue avec le succès à Londres dans le genre de l'oratorio. En 1749, le compositeur surenchérit dans l'excellence et toujours en langue anglaise, avec deux nouveaux accomplissements : Solomon et Susanna. Theodora de 1750 marque avec Jephta de 1752, un sommet de son inspiration sur un livret rédigé par le révérend Thomas Morell (recommandé par le prince de Galles). On ne saurait insister sur la couleur spécifique dans le genre de l'oratorio anglais

de Theodora, unique drame inspiré de la passion chrétienne. Morell s'inspire du drame de Corneille (Théodore, vierge et martyre de 1646) dont il puise ce souffle poétique souvent irrésistible. On ne saurait insister sur la justesse poétique et la profonde cohérence de l'oeuvre : l'ouverture en sol mineur affirme la tonalité désormais associée à Theodora, sa foi inextinguible et indestructible, laquelle conclut aussi la partition.



CD. Handel : Theodora, 1750. William Christie, Les Arts Florissants (3 cd Erato). Enregistré à Paris à l'Ircam en mai 2000, la version de Bill de l'oratorio oriental de Handel (l'action se déroule à Antioche) captive de bout en bout grâce à un travail spécifique sur la caractérisation dramatique de l'action : situations et protagonistes gagnent un relief revivifié dans un cycle continu qui frappe par sa cohérence et son souffle. William Christie a poursuivi son exploration du théâtre de Handel : ses récentes lectures de Belshaazar puis des Musiques pour la reine Caroline (2 titres édités en 2014 et 2015, sous le nouveau label des Arts Florissants) ont confirmé la profonde compréhension du chef, fondateur des Arts Florissants, de l'écriture haendélienne. Ici prévalent l'intensité spirituelle, surtout le parcours émotionnel du couple des martyrs chrétiens, **Theodora et son fiancé Didymus**, jeune officier romain converti au christianisme. Toujours plus contraints, les chrétiens renforcent leur certitude et leur croyance. Eprouvés, humiliés, inquiétés (par l'inflexible et furieux Valens), les deux élus savent garder leur conviction en une droiture intérieure saisissante que la musique exprime directement. L'importance des chœurs, chrétiens et romains, remarquablement écrits, souligne l'ampleur spirituelle

souhaitée par Handel. Erato réédite le coffret de 3 cd à l'occasion de la nouvelle lecture de Theodora par William Christie en octobre 2015. Sophie Daneman dans le rôle titre signe l'un de ses derniers rôles parmi les plus habités. Dès son premier air : « Fond; flatt'ring world, adieu! » la soprano exprime le caractère à la fois éthéré et abandonné une inéluctable mort sacrificielle d'une Theodora, totalement embrasée par son destin qui la voue au martyre.En Dydimus, Daniel Taylor a des aigus faciles et un medium bien assuré : le contre ténor (à l'origine le rôle fut confié au castrat alto Gaetano Guadagni affirme la certitude du jeune officier romain converti. Le Septimus de Richard Croft gagne un relief lui aussi finement caractérisé grâce à sa tessiture de ténor tendre : le chanteur exprime la sensibilité d'un romain qui sait être perméable à la conversion de Didymus. L'Irène de Juliette Galstian fait valoir un timbre plus neutre, moins nuancé et flexible que Sophie Daneman. Emblème d'une direction articulée et claire, le geste de William Christie sait réaliser cette texture pointilliste de l'orchestre, à la fois parfaitement détaillée, et tout autant d'une onctuosité flexible et chaude qui convoque l'épopée et la transfiguration spirituelle. Bill semble nous rappeler combien le tempérament de Haendel même en eaux sacrées et oratoriennes, demeure viscéralement sensuel, d'un esthétisme aristocratique, raffiné, chaleureux, toujours onctueux. Flamboyant, spirituel. Du très grand Haendel, révélé, magnifié par un interprète princier.

William Christie relit Theodora de Haendel



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, « Dans les jardins de William Christie », – chaque dernière semaine d'août). « Bill » connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.
L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus : aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l'espérance intérieures qui portent la vierge martyre.

L’oratorio anglais selon Haendel

En 1750, Haendel accomplit une forme remarquablement raffiné de l’oratorio anglais

Les chœurs sont magnifiquement écrits : chrétiens puissamment contrapuntiques et d’une séduction rare – spirituelle et d’une ineffable élan mystique en résonance avec le parcours fervent de l’héroïne ; Romains païens non moins engagés, mais d’une simplicité homorythmique pourtant très orchestrée.
Le profil des personnalités montre le travail de Haendel pour caractériser avec beaucoup de finesse chacun des protagonistes : tant de subtilité dans le traitement des personnages démontre l’humanité qui inspire Haendel, son humanisme compatissant à la douleur des êtres, à la souffrance des âmes éprouvées sur l’autel de l’intolérance. Au delà de la légende chrétienne, Haendel s’intéresse à la tragédie des justes, sacrifiés par la machine de la barbarie.

synopsis



Acte I. Pour fêter l’anniversaire de l’Empereur Dioclétien, le préfet romain d’Antioche Valens ordonne que le peuple sacrifie à Jupiter. Pourtant le jeune officier romain Didymus s’oppose à cette tyrannie religieuse : lui-même converti

secrêtement au christinianisme milite pour la liberté de conscience. La jeune noble Theodora défie l'autorité romaine : elle est arrêtée pour être prostituer dans le temple de Vénus. Déjà, l'âme languissante de Theodora, habitée par la mort de délivrance, se recommande aux anges (scène 5). Didymus jure de la libérer.

Acte II. Didymus réussit à revoir Theodora dans sa loge (grâce à l'acceptation de Septimus), cependant que la suivante de la jeune prisonnière, Irène, prie pour son salut. Didymus propose à Theodora de revêtir son armure pour s'échapper pendant que le jeune homme, qui l'aime et qui est prêt à mourir, prendra sa place.

Acte III. Theodora libérée exprime le seul air gracieux presque insouciant dans une succession de lamentations langoureuses. Mais Didymus a été condamné à mort. Theodora pour sauver le jeune homme se livre à Valens.Le dernier chœur des chrétiens célèbrent l'abnégation et la courage des deux chrétiens marchant à leur supplice.

Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10, 13, 16, 18, 20 octobre 2015. 5 dates événements. Mise en scène : Stephen Langridge. Oratorio en trois actes créé en 1750, Livret de Thomas Morell.



William Christie direction
Stephen Langridge mise en scène
Philippe Giraudeau chorégraphie
Alison Chitty décors et costumes
Fabrice Kebour lumières

Katherine Watson Theodora
Stéphanie d'Oustrac Irène
Philippe Jaroussky Dydime

Kresimir Spicer Septime
Callum Thorpe Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants



15 ans après son enregistrement légendaire, William Christie reprend Theodora avec l'intense caractérisation qui lui est propre : le chef fondateur des Arts Florissants s'entoure d'une nouvelle distribution vocale dont l'excellente soprano **Katherine Watson** dans le rôle titre, cependant que **Stéphanie d'Oustrac** prête son somptueux timbre âpre et chaud au personnage d'Irène (la suivante de la jeune noble Theodora), **Philippe Jaroussky** chante la partie du jeune officier romain converti, Didymus (premier emploi dans un oratorio anglais pour le chanteur français), et que la basse **Callum Thorpe** (lauréat du Jardin des Voix 2013) incarne l'implacable gouverneur d'Antioche, bourreau des deux fiancés chrétiens, Valens.



Contexte. Avec Theodora, oratorio de l'indéfectible ferveur de la vierge martyre, Haendel perfectionne encore sa maîtrise dans le genre dont il s'est le champion inatteignable : l'oratorio anglais. Après le succès de l'oratorio Judas Maccabaeus de 1746, Haendel renoue avec le succès à Londres dans le genre de l'oratorio. En 1749, le compositeur surenchérit dans l'excellence et toujours en langue anglaise, avec deux nouveaux accomplissements : Solomon et Susanna.

Theodora de 1750 marque avec Jephta de 1752, un sommet de son inspiration sur un livret rédigé par le révérend Thomas Morell (recommandé par le prince de Galles). On ne saurait insister sur la couleur spécifique dans le genre de l'oratorio anglais de Theodora, unique drame inspiré de la passion chrétienne. Morell s'inspire du drame de Corneille (Théodore, vierge et martyre de 1646) dont il puise ce souffle poétique souvent irrésistible. On ne saurait insister sur la justesse poétique et la profonde cohérence de l'oeuvre : l'ouverture en sol mineur affirme la tonalité désormais associée à Theodora, sa foi inextinguible et indestructible, laquelle conclut aussi la partition.



CD. Handel : Theodora, 1750. William Christie, Les Arts Florissants (3 cd Erato). Enregistré à Paris à l'Ircam en mai 2000, la version de Bill de l'oratorio oriental de Handel (l'action se déroule à Antioche) captive de bout en bout grâce à un travail spécifique sur la caractérisation dramatique de l'action : situations et protagonistes gagnent un relief revivifié dans un cycle continu qui frappe par sa cohérence et son souffle. William Christie a poursuivi son exploration du théâtre de Handel : ses récentes lectures de Belshaazar puis des Musiques pour la reine Caroline (2 titres édités en 2014 et 2015, sous le nouveau label des Arts Florissants) ont confirmé la profonde compréhension du chef, fondateur des Arts Florissants, de l'écriture haendélienne. Ici prévalent l'intensité spirituelle, surtout le parcours émotionnel du couple des martyrs chrétiens, **Theodora et son fiancé Didymus**, jeune officier romain converti au christianisme. Toujours plus contraints, les chrétiens renforcent leur certitude et leur croyance. Eprouvés, humiliés, inquiétés (par l'inflexible et

furieux Valens), les deux élus savent garder leur conviction en une droiture intérieure saisissante que la musique exprime directement. L'importance des chœurs, chrétiens et romains, remarquablement écrits, souligne l'ampleur spirituelle souhaitée par Handel. Erato réédite le coffret de 3 cd à l'occasion de la nouvelle lecture de Theodora par William Christie en octobre 2015. Sophie Daneman dans le rôle titre signe l'un de ses derniers rôles parmi les plus habités. Dès son premier air : « Fond; flatt'ring world, adieu! » la soprano exprime le caractère à la fois éthéré et abandonné une inéluctable mort sacrificielle d'une Theodora, totalement embrasée par son destin qui la voue au martyre.En Dydimus, Daniel Taylor a des aigus faciles et un medium bien assuré : le contre ténor (à l'origine le rôle fut confié au castrat alto Gaetano Guadagni affirme la certitude du jeune officier romain converti. Le Septimus de Richard Croft gagne un relief lui aussi finement caractérisé grâce à sa tessiture de ténor tendre : le chanteur exprime la sensibilité d'un romain qui sait être perméable à la conversion de Didymus. L'Irène de Juliette Galstian fait valoir un timbre plus neutre, moins nuancé et flexible que Sophie Daneman. Emblème d'une direction articulée et claire, le geste de William Christie sait réaliser cette texture pointilliste de l'orchestre, à la fois parfaitement détaillée, et tout autant d'une onctuosité flexible et chaude qui convoque l'épopée et la transfiguration spirituelle. Bill semble nous rappeler combien le tempérament de Haendel même en eaux sacrées et oratoriennes, demeure viscéralement sensuel, d'un esthétisme aristocratique, raffiné, chaleureux, toujours onctueux. Flamboyant, spirituel. Du très grand Haendel, révélé, magnifié par un interprète princier.

Compte rendu, opéra. Halle, Goethe Theater de Bad-Lauchstädt, samedi 6 juin 2015, 14h. Haendel : Alessandro. Cencic, Staskiewicz. George Petrou, direction. Lucinda Childs, mis en scène.



Il y a parfois dans l'histoire humaine des instants cocasses. Alexandre le Grand, au-delà de sa dimension hollywoodienne, est un personnage qui a séduit politiquement et sensuellement, créant une légende. Dans les épisodes de sa conquête de l'Asie Centrale, il y a celui du siège d'Oxidraca et de son second mariage avec la mystérieuse et sensuelle Roxane, princesse de Bactriane. Alexandre le Grand ayant épousé les coutumes orientales, impose aussi à son entourage la polygamie. Outre la nature sociétale complexe de ces changements, la multiplication des conjoints peut causer quelques désagréments.

Alexandros polygamos !

Entrer dans l'univers Händelien à Halle est parfois un long saut dans le temps. Surtout quand, à quelques kilomètres se situe un des hauts lieux secrets de la musique : le Théâtre Goethe de Bad-Lauchstädt. La ville balnéaire pluri-séculaire a été au cœur des célébrations autour de Händel et notamment son théâtre. Cette salle très ancienne a été construite et dirigée par le grand écrivain **Johann Wolfgang Goethe**. Ce lieu est magique, encore dans son jus néo-classique et aussi c'est le lieu où le jeune Wagner débuta en tant que chef d'orchestre avec un Don Giovanni, curieux et quelque peu ironique. C'est le Goethe theater qui accueillit les déboires d'**Alessandro de Händel**. Cet opéra dont la composition date du pinacle opératique de Händel quand il employait les plus grands interprètes de son temps. Mettre sur une même scène en 1728 la Cuzzoni, la Bordoni et Senesino ce serait comme si Peter Eötvös créait un opéra avec la Netrebko, la Georghiu et Fagioli, de quoi provoquer des remous ! Et c'est le parti pris du star system qui a inspiré la mise en scène de **Lucinda Childs**, cinématographique et quelque peu décorative. Tous les arguments du livret sont glosés et saupoudrés ça et là de paillettes, sans une réelle volonté de donner à l'argumentaire autre chose que ce qu'il dit déjà. Cet Alessandro demeure une fable superficielle, de la « télé-réalité » scénique, pas plus et pas moins.

Et bien la part belle est aux chanteurs plus qu'à l'orchestre. **George Petrou et Armonia Atenea**, dont la carrière explose depuis cette récente décennie apportent un peu de légèreté à la partition riche en rebondissements de Händel. Les couleurs sont chatoyantes, les tempi souvent trop rapides, mais la pâte est là. Malgré quelques défauts significatifs de justesse et de départs, l'orchestre baroque grec demeure correct.

Parmi les chanteurs nous devons mettre en avant tout d'abord les deux mégères qui persécutent à tort et à raison le jeune Alessandro. Dans le rôle dévolu à Bordoni à la création, Rossane, c'est une merveilleuse **Blandine Staskiewicz** qui relève le défi grâce à une tenue lyrique parfaite. Avec un sens incroyable du théâtre et du chant elle est idéale dans le rôle de la diva du cinéma hollywoodien. Une sorte d'incarnation de Mae West ou de Greta Garbo aux coloratures stratosphériques ! Nous sommes heureux d'entendre une voix Française défendre Händel dans sa patrie.

Face à elle, un peu moins assurée, **la Lisaura de Dilyara Idrisova** est plus terne. Affublée d'airs tout aussi formidables que sa rivale, malheureusement elle n'arrive pas à saisir la portée dramatique du rôle et le faire vivre avec la même force que Blandine Staskiewicz.

Assurant la part belle dans le rôle titre, **Max-Emmanuel Cencic est un Alessandro désopilant, excellent comédien** et vif dans l'interprétation surprenante de ce rôle dans la conception de Lucinda Childs. Musicalement il dépasse largement toute incarnation passée, dans la tessiture de Senesino il est à son apothéose.

Une autre voix formidable est celle de **Xavier Sabata**, formidable Tassilo, notamment dans le truchement de l'air « Da un breve riposo ». Pour nous c'est une des meilleures voix de contre-ténor de notre époque !

Le trio masculin composé par **Juan Sancho, Vasily Khoroshev et Pavel Kudinov** est correct sans laisser un souvenir impérissable.

En somme, sous une chaleur caniculaire, cet Alessandro a permis à ce chef d'œuvre de rester dans la mémoire du XXIème

siècle malgré les accrocs et les libertés prises par Lucinda Childs. Dans cette production, Alessandro est un best-seller, un succès du box office, pas plus pas moins.

Alessandro – Max-Emmanuel Cencic – contre-téno
Rossane – Blandine Staskiewicz – mezzo-soprano
Lisaura – Dilyara Idrisova – soprano
Tassile – Xavier Sabata – contre-ténor
Clito – Pavel Kudinov – Basse
Leonato – Juan Sancho – ténor
Cleone – Vasily Khoroshev – Alto

Mise-en-scène – Lucinda Childs
Décors et costumes – Paris Mexis
Chorégraphie – Bruno Benne

ARMONIA ATENEA
George Petrou, direction

Compte rendu, opéra. Halle, Goethe Theater de Bad-Lauchstädt, samedi 6 juin 2015, 14h. Haendel : Alessandro. Cencic, Staskiewicz. George Petrou, direction. Lucinda Childs, mis en scène.